

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***Mère-Solitude* de Émile Ollivier**  
Avec des mots

Gilles Cossette

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39383ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1984). Compte rendu de [*Mère-Solitude* de Émile Ollivier : avec des mots]. *Lettres québécoises*, (33), 36–37.

## Mère-Solitude de Émile Ollivier (Éd. Albin Michel)

### Avec des mots

*... ma bouche en ce moment trouée de paroles irréductibles comme arsenal de mots à bout portant des mégamots en tranches des mots sésame ouvre-toi des mots anticyclones qui sentent l'effort humain des mots antighettos...*

Jacques Lanctôt. *Rupture de ban.*

Émile Ollivier, sociologue, universitaire et romancier, est né en Haïti; il vit au Québec depuis quinze ans. À propos d'Hortense, l'un des principaux personnages de son roman *Mère-Solitude*, il écrit: «Elle garde de sa famille grand bagou, grande posture, grande allure également». On pourrait en dire autant du neveu d'Hortense, le narrateur. Comme tous les Morelli, dont il raconte le passé tragique, le jeune Narcès Morelli a le sens de la grandeur et le culte de la parole. *Mère-Solitude* est une méditation sur le pouvoir des mots. La plupart des personnages d'Ollivier (qu'ils appartiennent ou non au clan Morelli) sont possédés par le démon de l'éloquence. Les envolées oratoires de Bernissart, savant conférencier et père naturel de Narcès, celles de Maître Théodat, les élucubrations d'Eva Maria, les monologues du domestique Absalon, ceux de Brizo le militaire, le sermon du prêtre qui prépare la mère de Narcès à son exécution et les lamentations d'Hortense, femme forte brisée par le malheur, sont pour Émile Ollivier autant d'occasions de faire preuve de virtuosité. Son éloquence se manifeste aussi dans ses descriptions des décors, et en particulier dans celle de la maison des Morelli, morceau de bravoure où éclatent à la fois le goût de la grandeur et la passion des mots. «Il en a résulté, ici et là, des sculptures exubérantes et fantastiques auprès desquelles le baroque classique paraît un style calme et plat». (p. 32) Ces termes pourraient s'appliquer à de nombreux passages de *Mère-Solitude*; on sent dans ce roman, comme dans la décoration de la résidence Morelli, «une volonté plus ou moins affir-

mée d'éblouir, une recherche du spectaculaire». La maîtrise d'Émile Ollivier est telle, cependant, qu'il réussit à captiver sans lasser; sauf, en ce qui me concerne, dans les scènes de délire d'Eva Maria et dans le récit onirique et hermétique de la fugue d'Hortense: on finit par trouver gratuites et excessivement théâtrales les inventions biscornues de deux femmes qui sombrent dans la folie. Il faut préciser que l'éloquence verbale<sup>1</sup> de ces personnages, qui confine souvent à la logorrhée, est la plupart du temps l'expression de l'aliénation, de l'impuissance, du désespoir. Plus on parle, dans *Mère-Solitude*, moins on agit. Gabriel Morelli, l'oncle du narrateur, est l'un des rares personnages taciturnes de ce roman; et cependant il croit au pouvoir des mots. Après le massacre de la Petite Saline, en 1959, seul Gabriel Morelli, journaliste, osa protester, dans un éditorial, et lancer une campagne de souscription pour re-

construire les maisons incendiées. Arrêté, il dut s'exiler. Plus tard, il passera deux ans à Fort Tournon, prison haïtienne, «haut lieu de la torture».

La mère du narrateur, Noémie, parle peu, comme son frère Gabriel; ses répliques, dans un roman truffé de monologues, tiendraient en une page; elle aussi aime écrire; on découvre après sa mort qu'elle tenait un journal. Noémie Morelli, surtout, ne recule pas devant l'action. Quand on ramène chez les Morelli le cadavre calciné de son frère Sylvain, Noémie n'en profite pas, comme Eva Maria, la coquette hystérique, pour se lancer dans un long monologue théâtral. Elle se tait et prend une décision qui lui coûtera la vie: pour faire libérer Gabriel, Noémie cédera à Tony Brizo, le commandant de Fort Tournon, «un fasciste impénitent, un américanophile, agent de la C.I.A., militant et agressif». Elle profitera de l'occasion pour lui tirer une balle dans la tête.

Ce geste est sa réponse à la question centrale de *Mère-Solitude*, posée par Eva Maria à sa soeur aînée:

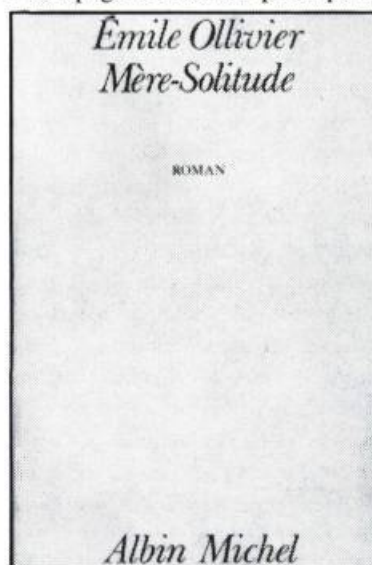
*Oui... Gabriel était magnifique: il n'y a que lui à avoir protesté... Mais que peut la parole face aux mitraillettes, aux casques d'acier, aux bottes? Que peut la parole? (p. 113)*

Eva Maria, qui se gargarise de mots, ne croit pas en leur pouvoir. C'est par des gestes — symboliques, il est vrai — qu'elle exprime sa révolte dans l'une des scènes finales du roman, qui rappelle fort celle de la visite royale dans *Les Plouffe*.

L'aînée Hortense, pourtant courageuse, doute elle aussi du pouvoir des mots:

*Ah! Des mots... des mots... rien que des mots! Si au moins ils pouvaient être prophétiques; si au moins je pouvais, à moi seule, tramer une petite révolte contre les interdits, les supplices, les tortures et la mort. (p. 190)*

À la fin du roman, trois personnages, des hommes, persistent à croire qu'ils peuvent, par la parole, changer la vie. D'abord Théodat Jean Louis qui a osé, parce qu'il est un ami d'enfance du commandant Brizo, le mettre sur la sellette, lui reprocher la torture et «l'asservissement à Washington, la concussion, le pillage, la corruption». Gabriel Morelli, enfin libéré, ne semble pas avoir abandonné la partie lui non plus. Après sa convalescence il s'occupe de l'éducation



de son neveu Narcès. Devenu guide, il fait découvrir Haïti aux touristes nord-américains qui font «leur petite visite au zoo caraïbéen», non sans réclamer d'eux un peu plus de respect et de tact.

Le narrateur, enfin, a vingt ans quand il arrive au bout de sa quête et de son récit. Il commence à parler un langage qui nous est familier, ici, au Québec:

*Et me voilà! Moi, Narcès Morelli, parti à la recherche de l'image de ma mère, sans bagage, sans flûte enchantée, ni rime, ni raison, mais au fur et à mesure que je m'enfonce dans l'épaisseur historique et matérielle de cette terre, je découvre que rien n'a changé dans ce pays, rien, absolument rien n'a changé. (p. 186)*

Comme François, le héros du *Torrent* d'Anne Hébert, Narcès s'est penché sur son passé troublé, sa «seule et épouvantable richesse»<sup>2</sup>, et il a voulu percer le mystère entourant la mort de sa mère. Comme François et Claudine, «Narcès et Noémie se sont regardés dans le même miroir». François pourrait se demander, comme Narcès:

*Au bout du compte, mon histoire serait-elle tout simplement une autre version, la répétition de la figure antique de ce dieu-miroir qui passe toute sa vie à se contempler dans les reflets bleutés d'un lac? Mon lac, c'est celui de la mémoire. J'ai presque composé le puzzle. La quête de la signification de la mort de ma mère m'a amené à retracer l'histoire de ma famille dé-*

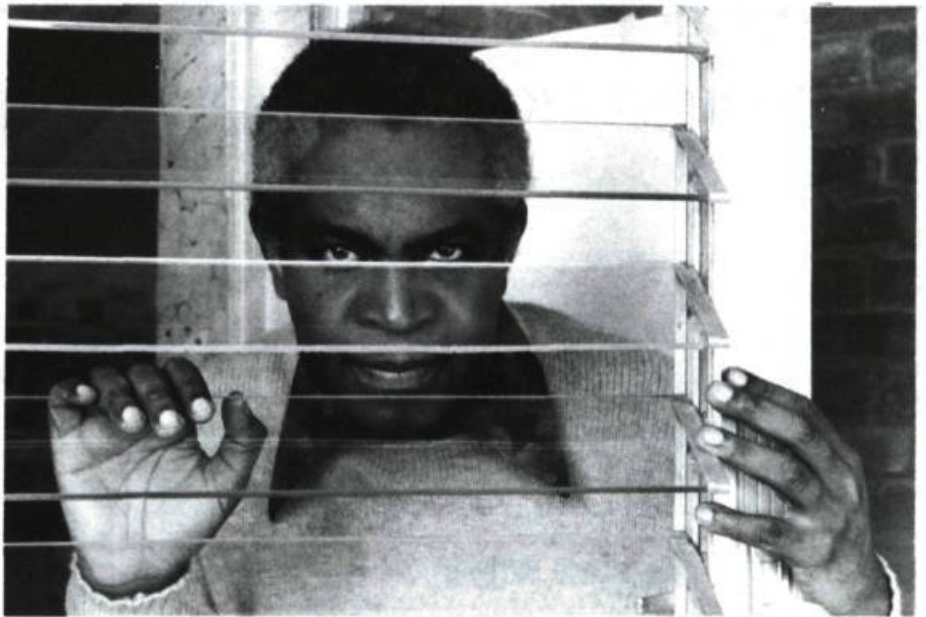


Photo: Kèro

*membrée, de ma maison-testament, à découvrir également l'histoire d'un pays. (p. 187)*

Est-ce un hasard si dans les littératures de deux peuples de six millions d'habitants, deux peuples de colonisés, d'immigrés depuis longtemps séparés de la mère-patrie, les thèmes de la mémoire et de la recherche de la mère prennent une telle importance? Albert Memmi a parlé de l'amnésie dont souffrent les peuples colonisés. Le poète Gaston Miron aussi, quand il parlait de ce pays «triste et pêle-mêle» qui «attend, prostré, il ne sait plus quelle rédemption», et qui «un jour n'en pouvant plus y perd à jamais la mémoire d'homme...»<sup>3</sup>. Jusqu'à ce que quelqu'un, grâce au mystère de la parole, lui rende ses souvenirs. Avec des mots. □

1. «En Haïti, il existe une forme littéraire qui est «l'audience», un récit raconté sous la tonnelle. C'est narratif, oral, et certainement une des veines de la littérature haïtienne porte la marque de l'oralité». (Émile Ollivier, dans une entrevue accordée à Jean-Paul Soulié pour *La Presse*, le 10 décembre 1983.)
2. *Derniers mots du Torrent*.
3. Gaston Miron, *Héritage de la tristesse*.

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

### *Lettres québécoises ?*

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

*Lettres québécoises,*  
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,  
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

### ABONNEMENT

Nom .....

Adresse .....

.....

à commencer avec le numéro .....

Canada	\$ 8.00
USA	\$10.00
Europe	\$15.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$20.00